

## XI

ISIDORE DE SÉVILLE : LE LIVRE XIV DES *ETYMOLOGIAE*  
ET LA TRADITION ÉTYMOLOGIQUE \*

par Olga ŠPEVAK

Maître de Conférences à l'Université de Toulouse

SOMMAIRE — *Le présent article propose une analyse linguistique des **procédés étymologiques** mis en œuvre par Isidore de Séville dans ses *Etymologiae*. Les sources des **appellations**, exposées dans le livre I,29 y sont appliquées au livre XIV *De Terra*, traitant des termes géographiques. On s'y intéresse à la **motivation** des appellations (noms propres et communs) et aux **procédés dérivationnels** que les étymons reflètent pour arriver aux étymologies **paronymiques** qui représentent des procédés complexes.*

SUMMARY — *The encyclopedia written by Isidore of Seville is based on the principle of etymologies. He explains his original method as well as his theoretical approach in book I,29 (a well-known passage borrowed from Varro). The aim of the present article is to examine how this **theoretical approach to etymologic explanations** manifests itself in one specific book, XIV, *De Terra*, dealing with geography. There are several sources for the names involved. Proper names mainly derive from a founder or a typical entity (such as river, wind, town, animal, colour, etc.). A special category of etymologies can be distinguished, based on **paronymy**, i. e. the formal resemblance between the word explained and his etymon. This type of etymologies involves changes of letters (demptio, additio, commutatio, traiectio) and concerns single etymons as well as groups of words. The linguistic analysis of Isidore's *Etymologies* leads to the conclusion that the author aimed at transmitting not only a summary of existing knowledge, but also **information about the Latin language** itself.*

## 1. Introduction

Les *Etymologiae* d'Isidore de Séville (560/570 — 636) sont généralement considérées comme une encyclopédie médiévale qui rend compte de l'ensemble du savoir antique. Par cette œuvre en vingt livres, il essaie de transmettre à ses lecteurs une culture classique en train de disparaître, culture qui est, selon lui, nécessaire à la bonne compréhension des Écritures saintes. Isidore y sélectionne, organise et explique la matière en puisant dans des sources variées.

\* Je tiens à remercier M<sup>me</sup> Champeaux et MM. P. Flobert et C. Moussy pour leurs remarques et suggestions dont j'ai beaucoup profité.

Après les excellents et amples travaux de Jacques FONTAINE, il n'est pas facile d'apporter des éléments nouveaux à la question. Néanmoins, dans notre contribution, nous nous concentrerons sur le livre XIV afin de proposer une analyse linguistique et de montrer les procédés de création des étymologies.

Le livre XIV des *Etymologiae* d'Isidore de Séville est consacré à la Terre (*De Terra*). Après une brève introduction, où Isidore traite les notions de « Terre » et de « globe terrestre », il passe aux étymologies des noms de pays et de régions appartenant à trois continents connus à son époque : à l'Asie, à l'Europe et à l'Afrique. Dans la seconde partie de son exposé, il s'occupe des parties constitutives de la Terre : îles, promontoires, montagnes et lieux souterrains.

L'objectif d'Isidore n'était pas de présenter une description géographique exhaustive du monde connu à son époque ; il s'intéresse en particulier aux appellations de pays, de régions et d'entités qui s'y rattachent <sup>1</sup>, sans pour autant négliger des indications d'ordre géographique. Si l'on prend, à titre de comparaison, l'encyclopédie de Pline l'Ancien <sup>2</sup>, on remarquera que les descriptions des faits y figurent au premier plan. Afin de mieux éclairer cette différence essentielle, nous proposons de confronter un extrait pris au hasard d'Isidore avec un passage de l'*Histoire naturelle*.

*A tergo eius (Sidonis) Libanus mons orsus MD stadiis Zimyrā usque porrigitur, quae Coeles Syria <sup>3</sup> cognominatur. Huic par, interiacente ualle, mons aduersus Antilibanus obtenditur, quondam muro coniunctus.* (Plin., *Nat. Hist.* V,77) — « Derrière cette ville (Sidon) commence le mont Liban, s'étendant, dans un espace de 1500 stades jusqu'à Zimyra, dans la contrée appelée Coelé-Syrie. Égal en hauteur, et séparé par une vallée intermédiaire, s'étend parallèlement en face l'Anti-Liban, joint jadis au Liban par un mur. » *Libanus mons Phoenicum altissimus, cuius meminerunt prophetae ; dictus a ture, quia ibi colligitur. Cuius ea pars, quae est super eum ad orientalem plagam respiciens, Antilibanus appellatur, id est contra Libanum.* (Isid., *Etym.* XIV,8,4) — « Le mont Liban, mentionné par les prophètes, est la plus haute montagne de Phénicie ; il a été ainsi nommé d'après l'encens parce qu'on en récolte là-bas. La partie de cette montagne qui est au-dessus de lui et regarde vers l'orient s'appelle l'Anti-Liban, c'est-à-dire 'en face du Liban'. »

On peut observer que Pline donne des informations sur la situation géographique du lieu, ses dimensions, son orientation ; en d'autres termes, il procède à une description géographique la plus exacte possible. Des mentions occasionnelles du fondateur d'un lieu ou des indications étymologiques ne font qu'accompagner son exposé. En effet, l'objectif principal de Pline était de résumer le savoir et de rassembler les données existantes

1. Les noms de villes seront traités dans le livre XV.

2. Tout au moins pour le livre XIV, l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien n'a pas servi de source directe à Isidore, il n'a utilisé qu'une compilation, cf. J. FONTAINE, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, Paris, Études augustiniennes, 1983, II, p. 749. Pour les aspects encyclopédiques de l'*Histoire naturelle*, voir V. NAAS, *Le projet encyclopédique de Pline l'Ancien*, École française de Rome, 2002, p. 473 sqq.

3. Avec la variante de *Coeles Syriae*.

afin de présenter un bilan des connaissances sur la Terre. En revanche, les étymologies tiennent une place centrale chez Isidore. Tout en suivant un plan raisonné, il tâche d'informer son lecteur sur l'origine des noms des localités. En renonçant à une description précise, il se concentre sur l'appellation. Son étymologie du terme désignant le mont Liban met en œuvre un terme grec implicite, *λίβανος*, qui signifie « encens » ; en effet, la région aux alentours du mont Liban était connue pour la production de cette matière <sup>4</sup>. Le traité d'Isidore est alors loin d'être détaillé ou exhaustif. En revanche, en tant qu'auteur chrétien, Isidore ne manque pas de signaler des rapports avec la Bible, par exemple le fait que le mont Liban est mentionné par les prophètes.

En outre, Isidore commence son exposé sur la Terre par l'Asie ; l'Europe ne vient qu'ensuite et le parcours se termine par l'Afrique. Le choix de l'Asie comme point de départ n'est pas fortuit : Isidore est un auteur chrétien dans la vie duquel la religion et la Bible tiennent une place centrale <sup>5</sup>. Dans cette perspective, on comprend pourquoi le Paradis est le premier lieu à étudier (*Etym.* XIV,3,2).

## 2. Isidore de Séville et la tradition étymologique

### 2.1. Aspects généraux

Avant d'aborder une analyse du livre XIV, il convient de s'interroger sur la façon dont les étymologies d'Isidore s'inscrivent dans le cadre plus général de la tradition étymologique. On sait que, dans la tradition romaine, le grammairien Varron représente l'autorité par excellence. Isidore ne s'est pas servi de ses œuvres ; il a emprunté la théorie varronienne à saint Augustin <sup>6</sup> qui, lui, avait puisé directement dans Varron.

Dans son traité le *De lingua Latina* (V,1), Varron dit qu'en analysant un mot, on doit séparer son origine de sa signification. Un mot n'est pas un signe quelconque, mais un signe qui nous renseigne sur la *vérité* des choses. Les noms sont alors des noms *vrais* <sup>7</sup>, et l'étymologie nous permet de dévoiler le rapport entre le mot et ce qui est dénoté par lui. Grâce à l'étymologie, nous pouvons donc saisir la *vraie* signification des mots.

4. C'est sans doute le sens de « blanc » du mot *λίβανος* », d'origine sémitique, qui a donné le nom au mont Liban.

5. Isidore a emprunté ce plan à Orose, *Hist.* 1,2,1, voir Y. JANVIER, *La géographie d'Orose*, Paris, Les Belles lettres, 1982, p. 156.

6. Notamment dans le *De dialectica* (ed. B. D. JACKSON et J. PINBORG, Dordrecht, Reidel, 1975 ; *Grammaticae Romanae fragmenta (GRF)*, éd. H. FUNAIOLI, Teubner, Leipzig, 1907, frg. 265, p. 278-285 ; pour la traduction, voir M. BARATIN et F. DESBORDES, *L'analyse linguistique dans l'antiquité classique*, 1, Paris, Klincksieck, 1981). Son attribution à s. Augustin est communément admise, voir P. FLOBERT, « La place du signifié dans les étymologies de Varron (*L.L.* VII) », *Lingua Latina*, 5, M. BARATIN et C. MOUSSY (éds.), *Conceptions latines du sens et de la signification*, Paris, Presses Universitaires de l'Université de Paris IV-Sorbonne, 1994, p. 61.

7. Voir J. COLLART, *Varron, grammairien latin*, Paris, Les Belles Lettres, 1954, p. 253. Cf l'étymologie du mot *uerbum* chez Aug., *De dial.*, *GRF*, frg. 265, p. 281, l. 117 : *Verbum a uero cognominatum est* « le mot *uerbum* a été dénommé à partir de *uerum*, 'vrai' », et p. 281, l. 124 : *uerbum dictum est quasi a uerum boando* « *uerbum* viendrait de quelque chose comme *uerum boare*, c'est-à-dire clamer le vrai ».

Varron (*L.L.*, VII,4) admet que la tâche, bien souvent, n'est pas facile et que, dans certains cas, on doit se contenter de constater par exemple que le mot *equitatus* « cavalerie » est dérivé du mot *equus* « cheval », tout en ignorant l'étymologie de ce dernier.

Varron établit ensuite une différence entre les mots originels (*uerba primigenia*) et les mots dérivés (*uerba declinata*), qui ont été construits à l'aide de moyens linguistiques, la dérivation ou la composition. Or les mots de départ sont parfois difficiles à déterminer du fait que, avec le temps, les mots subissent des changements et des modifications formelles ; c'est au grammairien de les retrouver. Varron mentionne quatre modifications principales concernant les voyelles aussi bien que les consonnes : suppression (*demptio*), addition (*additio*), transformation ou changement (*commutatio*) et transposition ou déplacement (*traiectio*) des lettres (*litterarum*)<sup>8</sup>.

Cette conception varronienne de l'étymologie, qui remonte à la doctrine stoïcienne, fut reprise par saint Augustin. Or, Augustin ne considère pas, comme le faisaient les Stoïciens, qu'on puisse déterminer l'origine de tous les mots et il reconnaît que certains noms ont une dénomination arbitraire<sup>9</sup>. La question cratylienne sur l'origine des noms implique une autre question : « qui a donné leurs noms aux choses ? ». Varron, selon qui les noms ont été donnés (*imposita*) aux choses, a également mentionné le « nomenclateur (*impositor*) de noms »<sup>10</sup>. Les auteurs chrétiens cherchent un appui dans la Bible pour répondre à cette question<sup>11</sup>. Dans un contexte chrétien, l'explication des noms propres est d'une importance particulière : l'interprétation de noms propres hébraïques fait partie intégrante des exégèses bibliques<sup>12</sup> ; les noms du Nouveau Testament sont aussi expliqués<sup>13</sup>.

En reprenant saint Augustin, Isidore a exposé sa conception de la langue et de ses moyens dans le premier livre des *Étymologies*. Comme Jacques FONTAINE l'a observé, la langue est pour Isidore un instrument de savoir ; nommer les choses représente l'acte même du savoir<sup>14</sup>. Dans ce procès, le nom (*nomen*) est un intermédiaire permettant de connaître (*cognoscere*) les choses. Isidore reprend également la conception augustinienne du signe, dont la source indirecte est Varron<sup>15</sup> : les mots (*uerba*) représentent des signes de la connaissance par l'intermédiaire de laquelle les gens expriment leurs pensées ; les lettres (*litterae*) sont « les indices des

8. Voir Varr., *L.L.*, V,6, et J. COLLART, *op. cit.*, p. 80, 291, et *passim*.

9. Voir Aug., *De dial.*, GRF, frg. 265, p. 281, l. 125 sqq.

10. Voir Varr., *L.L.*, V,1 (*imposita*), V,18 et VII,1 (*impositor*).

11. Voir J. ENGELS, « La portée de l'étymologie isidorienne », dans *Studi medievali*, 3, 1962, p. 118.

12. Le *Liber interpretationis nominum Hebraicorum* de saint Jérôme représentait l'autorité par excellence en ce qui concerne l'étymologie des noms hébraïques. Isidore s'y réfère explicitement dans le livre VII des *Étymologies*.

13. Par exemple, chez s. Augustin, voir Ch. MOHRMANN, « Das Wortspiel in den augustinischen Sermones », dans *Études sur le Latin des Chrétiens*, I, 2<sup>e</sup> édition, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 1961, pp. 323-349.

14. Voir J. FONTAINE, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, Paris, Études augustiniennes, 1983<sup>2</sup> (1959) I, p. 50.

15. Varron comme source de cette conception est une hypothèse, voir J. FONTAINE, *ibid.*, p. 48.

choses et les signes des mots »<sup>16</sup>. Certains procédés permettent d'aboutir à l'appellation correcte des choses et à leur bonne compréhension : ce sont l'analogie, l'étymologie, la glose et la différence<sup>17</sup>. Elles font partie intégrante de la grammaire, science qui apprend à bien s'exprimer. L'étymologie représente alors une méthode qui permet d'étudier les mots et la langue même. Isidore donne sa définition dans le livre premier (*Etym.* I,29,1-2) :

*Etymologia est origo uocabulorum, cum uis uerbi uel nominis per interpretationem colligitur... Cuius cognitio saepe usum necessarium habet in interpretatione sua. Nam dum uideris, unde ortum est nomen, citius uim eius intellegis. Omnis enim rei inspectio etymologia cognita planior est.* — « L'étymologie est l'origine des mots, lorsque le sens du verbe ou du nom est saisi au moyen d'une interprétation... La connaissance de l'étymologie est souvent nécessaire pour l'interprétation. En effet, quand on sait d'où vient le mot, on comprend plus rapidement son sens. L'examen de toute chose est plus facile, une fois connue son étymologie. »

L'étymologie est pour Isidore l'origine des mots (*origo uocabulorum*). Il s'agit d'une opération intellectuelle qui prend comme point de départ un mot (*uerbum, nomen*) et vise la signification (*uis*) ; par l'intermédiaire de l'interprétation<sup>18</sup>, elle permet alors de saisir la valeur d'un mot. En effet, pour Isidore, les appellations ont, dans la plupart des cas, une valeur véridique<sup>19</sup>. Jacques FONTAINE, qui a étudié ce passage en détail<sup>20</sup>, a souligné un aspect important de l'étymologie isidorienne : des aspirations didactiques<sup>21</sup>. Lorsqu'il écrit : *nam dum uideris, unde ortum est nomen, citius uim eius intellegis* (*Etym.*, I,29,2), « quand on a vu d'où vient le mot, on comprend plus rapidement son sens », Isidore annonce, en quelque sorte, son objectif : donner l'origine des mots pour contribuer à leur bonne intellection. Nous reviendrons sur ce point dans la dernière partie du présent article.

Isidore s'intéresse ensuite aux sources des appellations. Ce sont, en premier lieu, la cause (*causa*), l'origine (*origo*) et les contraires (*contraria*). Isidore introduit en outre la dérivation (*deriuatio*), l'onomatopée, les emprunts au grec intégrés au latin, la dérivation des noms propres de lieux, de villes ou de fleuves et enfin les emprunts aux langues étrangères, dont l'étymologie, bien souvent, n'est pas transparente. Dans les deux derniers

16. *Litterae autem sunt indices rerum, signa uerborum* (Isid., *Etym.* I,3,1). Isidore a puisé dans le *De ordine* (2,12,35, dans *CSEL* 63, p. 172, et Augustin, *Dialogues philosophiques*, 1, *Bibliothèque augustinienne*, 4, Paris, Desclée, 1939) de s. Augustin ; voir J. FONTAINE, *ibid.*, p. 48.

17. À la différence, Isidore a consacré une autre œuvre : *De differentiis uerborum* (voir Isidoro de Sevilla, *Diferencias*, libro 1, éd. C. CODOÑER, Paris, Les Belles lettres, 1992).

18. Voir J. FONTAINE, « Cohérence et originalité de l'étymologie isidorienne », dans *Homenaje a E. Elorduy*, Madrid, Gredos, 1978, p. 116. Cf. son étude des termes *etymologia* et *origo* dans l'article cité et dans *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, Paris, Études augustiniennes, 1983<sup>2</sup> (1959), I, 40-44. Cf. également J. ENGELS, « La portée de l'étymologie isidorienne », dans *Studi medievali*, 3, 1962, p. 102 sqq., sur *origo* « motif d'appellation » et, récemment, C. CODOÑER, *Introducción al libro X de las Etymologiae*, Logroño, Fundación San Millán de la Cogolla, 2002, p. 47-61.

19. Selon Isidore (*Etym.* I,29,2-3), les noms ont été donnés aux choses « selon la nature » (*secundum naturam*), seulement certains relèvent de la convention (*secundum placitum*).

20. J. FONTAINE, *ibid.*, p. 40-44.

21. Cf. également O. SPEVAK, « Isidore de Séville, *Étymologies*, livre 10 : Analyse morphologique », *Graecolatina Pragensia*, XX, 2004, p. 219.

cas, Isidore se contente d'une simple mention du phénomène sans donner d'exemples. Voici le passage en question :

*Sunt autem etymologiae nominum aut ex causa datae, ut reges a recte agendo, aut ex origine, ut homo, quia sit ex humo, aut ex contrariis, ut a lauando lutum, dum lutum non sit mundum, et lucus, quia umbra opacus parum luceat. Quaedam etiam facta sunt ex nominum deriuatione, ut a prudentia prudens, quaedam etiam ex uocibus, ut a garrulitate garrulus<sup>22</sup>, quaedam ex Graeca etymologia orta et declinata sunt in Latinum, ut silua, domus. Alia quoque ex nominibus locorum, urbium, fluminum traxerunt uocabula. Multa etiam ex diuersarum gentium sermone uocantur. Vnde et origo eorum uix cernitur. Sunt enim pleraque barbara nomina et incognita Latinis et Graecis. (Isid., *Etym.* I,29,3-5) — « Les étymologies des noms ont été données, soit d'après la cause, par exemple *rex* (« roi ») de *recte agere* (« agir correctement »), soit d'après l'origine, comme *homo* (« homme »), parce que l'homme est formé de *humus* (« terre »), ou d'après leurs contraires, comme *lutum* (« boue ») de *lauare* (« laver »), puisque la boue n'est pas propre, et *lucus* (« bosquet ») parce que, obscurci par l'ombrage, il est trop peu éclairé. Quelques noms ont été faits par dérivation d'autres noms, tel *prudens* de *prudentia* ; quelques-uns même ont été formés d'après un son vocal, tel *garrulus* de *garrulitas* ; quelques-uns sont issus d'une étymologie grecque et ont été insérés dans la déclinaison latine, tels *silua* (forêt), *domus* (maison). On a tiré d'autres appellations de noms de lieux, de villes ou de fleuves. Beaucoup d'appellations proviennent de la langue de différents peuples. C'est pourquoi on discerne difficilement leur origine. Ce sont en effet pour la plupart des noms barbares et inconnus des Latins et des Grecs. »*

Les sources des appellations, présentées dans ce passage, correspondent globalement à la typologie des tropes stylistiques qu'Isidore présente en I,37 : la métaphore, la métonymie, la synecdoque et l'antiphrase<sup>23</sup>. À quelques modifications près, les sources des appellations remontent à Varron<sup>24</sup> et elles ont été formulées par la doctrine stoïcienne<sup>25</sup>. Il convient de présenter, ne serait-ce que brièvement, les principales sources.

## 2.2. Les appellations métaphoriques (*ex similitudine*)

Bien qu'Isidore ne les mentionne pas dans le passage précité (*Etym.* I,29) mais plus loin (*Etym.* I,37), on peut considérer en premier lieu les appellations faites d'après la ressemblance (*ex similitudine*), correspondant aux noms métaphoriques. La métaphore, en tant que transposition de sens, est fondée sur le fait que deux entités partagent un trait caractéristique (par exemple l'apparence physique, une propriété, un comporte-

22. W. M. LINDSAY, *Isidori Hispalensis episcopi Etymologiarum siue Originum libri XX*, Oxford, 1911, lit *garrulus* ; en revanche, F. AREVALO, *Sancti Isidori Hispalensis episcopi Opera omnia*, dans *Patrologia Latina*, 83, Paris, 1878, avait choisi la variante textuelle *graculus*.

23. Pour leur application au lexique latin, voir M. FRUYT, « Métaphore, métonymie et synecdoque dans le lexique latin », *Glotta*, 67, 1989, 106-122.

24. Voir J. COLLART, *Varron, grammairien latin*, Paris, Les Belles Lettres, 1954, p. 280, et P. FLOBERT, « La place du signifié dans les étymologies de Varron (*L.L.* VII) », *Lingua Latina*, 5, M. BARATIN et C. MOUSSY (éds.), *Conceptions latines du sens et de la signification*, Paris : Presses Universitaires de l'Université de Paris IV-Sorbonne, 1994.

25. Cf. Aug., *De dial.*, *GRF*, frg. 265, p. 282, l. 147 sqq.

ment...). Dans la plupart des cas, il ne s'agit pas de créer un nouveau vocable, mais de charger un mot préexistant d'un sens nouveau. Par exemple, la feuille de papier ressemble à une feuille d'arbre, le poisson appelé loup de mer (*lupus marinus*) ressemble, par sa voracité, à un loup (*lupus*)<sup>26</sup>. Le trait caractéristique partagé n'apparaît pas dans l'appellation elle-même ; Isidore le mentionne généralement dans les gloses interprétatives (*similitudo, uoracitate*).

*Foliae*<sup>27</sup> *autem librorum appellatae... ex similitudine foliorum arborum.* (Etym. VI,14,6) — « Les feuilles des livres ont été ainsi appelées... d'après la ressemblance avec les feuilles des arbres. »

*Lupi, quod inproba uoracitate alios persequantur.* (Etym. XII,6,5) — « Les loups, parce qu'ils pourchassent les autres poissons avec une insatiable voracité. »

### 2.3. Les appellations métonymiques (*ex causa* et *ex origine*)

Les appellations métonymiques *ex causa* « d'après la cause » et *ex origine* « d'après l'origine » sont fondées sur un rapport causal entre le mot en question et le mot de départ. Le plus souvent, on a affaire à un procédé dérivationnel puisqu'on crée une nouvelle unité lexicale.

Des entités sont nommées « d'après la cause » (*ex causa, ex propriis causis*) en fonction de l'effet qu'elles produisent. Dans le livre premier des étymologies (I,29,3, cité ci-dessus), Isidore donne comme exemple *reges a recte agendo* « les rois tirent leurs noms du fait de bien agir ». Pour illustrer davantage ce procédé, on peut encore mentionner l'étymologie, varronienne, de *nox* « nuit » qui tire son nom du fait qu'elle nuit aux yeux (*quod noceat oculis*, Etym. V,31,1), ou celle de *puteus* « puits » ainsi dénommé parce qu'il permet de boire (*puteus... a potatione*, Etym. XIII,21,5)<sup>28</sup>.

Les appellations *ex origine* « selon l'origine », fondées aussi sur un rapport causal, prennent comme point de départ une matière ou un procès qui créent une entité, par exemple :

*homo, quia sit ex humo*<sup>29</sup> (Etym. I,29) — « *homo* (homme), parce qu'il a été formé de *humus* (terre) »,

ou

*litus quia fluctu eliditur* (Etym. XIV,8,41) — « *litus* (rivage), parce qu'il est creusé par les flots » (*eliditur*).

26. La métaphore est fréquente pour les noms de plantes et d'animaux ; voir M. FRUYT, « Métaphore, métonymie et synecdoque dans le lexique latin », *Glotta*, 67, 1989, p. 109.

27. On notera la ré-interprétation, tardive, du neutre pluriel *folia* en féminin singulier, voir V. VÄÄNÄNEN, *Introduction au latin vulgaire*, Paris, Klincksieck, 1981, p. 102 et 104.

28. Cf. Varron, *L.L.*, VI,6 : *quod nocet nox* « on dit nuit (*nox*) parce qu'elle nuit (*noceat*) ». Sur l'étymologie de *puteus*, voir Aug., *De dial.*, dans *GRF*, frg. 265, p. 283, l. 180.

29. Voir également Isidore, *Etym.* X,1 et XI,1,4. Cette étymologie reflète une double tradition, varronienne et biblique, voir J. FONTAINE, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, Paris, Études augustiniennes, 1983<sup>2</sup> (1959), II, p. 661.

## 2.4. Les dénominations antonymiques (*ex contrariis*)

Dans les dénominations « d'après le contraire » ou « par antiphrase » (*ex contrario, ex contrariis, per antiphrasin*), un terme est forgé sur le terme opposé, dénotant un fait contraire. Ce type d'interprétations se rencontre déjà chez Varron : il suffit de rappeler l'une des étymologies de *caelum* (ciel) : *quod est celatum* « parce qu'il est caché »<sup>30</sup>. Isidore donne quelques étymologies de ce type ; outre *lutum* (boue) et *lucus* (bosquet), mentionnés plus haut (*Etym.* I,29), Isidore reprend<sup>31</sup> encore par exemple celle de *bellum* (guerre), mise en rapport avec *bellus* (« beau ») parce que la guerre n'est pas « belle » :

*Bellum... alii per antiphrasin putant dictum, eo quod sit horridum. (Etym. XVIII,1,9) — « La guerre... les autres pensent qu'elle est dénommée par antiphrase, parce qu'elle est effrayante. »*

## 3. Le livre XIV : la motivation des appellations

Dans le livre XIV, Isidore traite des noms de pays, de régions, d'îles, de montagnes et de promontoires. Il interprète donc surtout des noms propres, au nombre de 123 ; les noms communs sont moins représentés (au nombre de 41). Nous nous intéresserons à présent à la motivation de ces appellations et aux procédés de création des étymologies. Du point de vue de la typologie que nous venons de présenter, il s'agit notamment des appellations métonymiques reposant sur un rapport causal.

Il convient de faire remarquer qu'Isidore présente parfois deux étymologies distinctes d'un même mot, et ce à l'intérieur du livre XIV aussi bien que de toute l'œuvre<sup>32</sup>.

### 3.1. La motivation des noms propres

#### 3.1.1. Le fondateur

La source la plus fréquente d'appellation d'un pays, d'une région ou d'une île est le nom de son fondateur. Les fondateurs sont des personnages mythiques ou bibliques, connus ou inconnus de la tradition (dans ce cas, le nom est accompagné d'un *quidam* « un certain »). En d'autres termes, les noms de pays sont majoritairement dérivés à partir d'un nom propre de personne<sup>33</sup>. C'est ainsi qu'Isidore explique le nom de la Syrie, fondée par un certain Syrus (*Etym.* XIV,3,16) ; l'éponyme de l'Assyrie fut Assur, fils

30. C'est l'une des étymologies du ciel donnée par Aelius Stilo, voir Varr., *L.L.* V,18.

31. Voir Aug., *De dial.* dans *GRF*, frg. 265, p. 283, l. 173, et Serv., *Verg.*, *Aen.* I,22.

32. Par exemple, *Libya* (*Etym.* XIV,4,1 et XIV,5,1), et *Africa* (*Etym.* XIV,5,2 et IX,2,115).

33. Varron connaissait ce type de dérivation, cf. *L.L.* 5,32 : (*Europae loca*) *ferè nominata aut translatio nomine ab hominibus...* « (Les régions de l'Europe) sont, en général, désignées soit par la simple transposition du nom des indigènes... »

de Sem (*Etym.* XIV,3,10), celui de la Phénicie *Phoenix*, frère de Cadmos (XIV,3,18) ; *Arcas* a donné son nom à l'Arcadie (*Etym.* XIV,4,15).

Au point de vue morphologique, nous constatons un procédé dérivationnel suffixal qui aboutit à un nouveau lexème. Le moyen dérivationnel servant à créer un nom de pays est tout particulièrement le suffixe *-ius*, au féminin *-ia*, qui se présente comme un suffixe d'appartenance. De telles formations présupposent un substantif sous-entendu comme *terra*, *regio* ou *insula* et fonctionnent par la suite comme des adjectifs substantivés. Nous avons par exemple : *Syrus* — *Syria*, *Arcas* — *Arcadia*, *Icarus* — *Icaria*. Au suffixe latin *-ia* correspond le suffixe *-ea* emprunté au grec *-εῖα*, que l'on rencontre dans quelques noms dérivés tel *Iuda* — *Iudaea*. Toutefois, une partie des noms de pays repose sur un simple transfert de dénomination sans création d'un nouveau signifiant. Tel est le cas de *Europa* qui doit son nom à *Europa*, la fille du roi Agénor (XIV,4,1) ou de *Phrygia*, nommée d'après la fille d'un certain *Aesopus* (*Etym.* XIV,3,41). Probablement, tous ces noms représentent pour Isidore une étymologie métonymique *ex causa* puisqu'ils renvoient à un fondateur qui est à l'origine de l'identité d'un pays, d'une région ou d'une île.

En outre, il arrive parfois que l'anthroponyme du fondateur (*Syrus*) coïncide avec l'ethnique des habitants du pays (*Syrus*, « un Syrien »). Isidore éclaire ce point dans le passage suivant (*Etym.* XIV,5,18) :

*Sciendum sane quod quaedam prouinciae primum de nomine auctoris appellatae sunt ; postea a prouincia gentis nomen est factum. Nam ab Italo Italia, et rursus ab Italia Italus ; et sic utimur ipsa nomina gentis, quomodo fuit ipsud nomen auctoris, unde deriuatum est nomen prouinciae.* (*Etym.* XIV,5,18) — « Il faut savoir que certaines provinces ont d'abord été appelées selon leur fondateur ; ce n'est qu'ensuite qu'on a créé le nom de peuple. Par exemple, *Italia* tire son nom d'*Italus*, et à partir de *Italia*, on a créé le nom *Italus* (Italien). Les noms de peuple que nous utilisons sont alors les mêmes que le nom du fondateur, duquel le nom de pays a été tiré. »

Le procédé de dérivation d'un nom de pays à partir de l'anthroponyme, que nous venons de décrire : *Italus* — *Italia*, donne lieu à une autre dérivation, rétrograde, qui fournit *Italus*, un ethnique. Tout se passe comme si le nom du fondateur et l'ethnique étaient identiques. De prime abord, la remarque d'Isidore peut sembler banale ; cependant, elle a une fonction précise : elle explique l'homonymie des deux termes *Italus* (l'un pour le fondateur et l'autre pour un habitant de l'Italie) et instruit le lecteur sur l'utilisation correcte de ce moyen linguistique.

### 3.1.2. Un autre nom propre : un fleuve, un vent, une ville

Les toponymes de pays, de régions, d'îles et de promontoires peuvent être dérivés à partir de la dénomination d'une entité qui les caractérise. À cette catégorie appartiennent les appellations métonymiques d'un lieu d'après une entité notable qui se trouve à l'intérieur. Ainsi l'Inde (*India*) a-t-elle été nommée d'après le fleuve *Indus* (*Etym.* XIV,3,5) ou l'Hyrcanie

(*Hyrkania*), une région du royaume perse, d'après la forêt *Hyrkana* (*Etym.* XIV,3,33). Ces appellations illustrent, elles aussi, le procédé de dérivation à l'aide du suffixe d'appartenance *-ius*, *-ia*, aux yeux d'Isidore. Toutefois, il applique parfois cette règle suffixale de manière conjecturale, comme dans le cas de l'étymologie de *Lib-ya*, un nom qu'Isidore fait dériver d'un nom de vent, *Lib-s* :

*Libya dicta quod inde Libs flat, hoc est Africus. (Etym. XIV,5,1) — « La Lybie fut ainsi nommée parce que le Libs, c'est-à-dire l'Africus, souffle de là-bas. »*

Dans ce type d'appellations, les villes tiennent une place importante. Souvent, elles donnent leur nom à un pays ou à une île. Il s'agit là d'un simple transfert du terme tel quel sans intervention de moyens dérivationnels. Par exemple, l'île de Chypre fut nommée d'après la ville de Chypre<sup>34</sup>. Un même lexème sert alors à dénoter deux entités différentes :

*Cypros insula a ciuitate Cypro, quae in ea est, nomen accepit. (Etym. XIV,6,14) — « L'île de Chypre tira son nom de la cité de Chypre, qui s'y trouve. »*

### 3.1.3. Un nom commun

Selon Isidore, les appellations de certaines localités sont tirées d'un nom commun qui réfère à une particularité du lieu ou de la population : la couleur de la peau, la matière ou l'animal qui s'y trouve, une pratique religieuse ou un phénomène météorologique, pour ne donner que quelques exemples. Afin d'expliquer ces appellations, Isidore a recours à des étymons latins, grecs ou étrangers. Toutefois, il est loin d'observer le principe, familier aux étymologistes modernes, consistant à interpréter un mot latin à partir d'un étymon latin, et un mot grec à partir d'un étymon grec. Au contraire, il mêle parfois librement les langues et va jusqu'à les combiner. Les étymons sont explicitement exprimés ou restent sous-entendus. Il convient d'introduire tout d'abord quelques exemples d'étymologies simples :

*Colubraria, quae feta est anguibus. (Etym. XIV,4,27) — « La Colubraria, qui abonde en serpents. »*

*Stoichades insulae... Dictae autem Graecae Στοιχάδες, quasi opere in ordinem sint positae. (Etym. XIV,6,38) — « Les îles Stéchades... Elles portent le nom grec de Στοιχάδες, comme si elles étaient systématiquement disposées en ligne. »*

*Mesopotamia Graecam etymologiam possidet, quod duobus fluuiis ambiatur. (Etym. XIV,3,13) — « La Mésopotamie a une étymologie grecque, parce qu'elle est entourée par deux fleuves. »*

L'île de *Colubraria* (la Formentera actuelle) se distingue par la présence de serpents. Dans la partie interprétative de son étymologie, Isidore

34. Toutefois, le nom de Chypre ne désignait que l'île et le nom de Paphos n'était utilisé que pour la cité (ou plus précisément pour deux cités de Paphos, ancienne et nouvelle), voir *Pauly's Realencyclopädie* XVIII, 937.

donne un synonyme (*angues*) qui conduit le lecteur à décoder le message en suppléant l'étymon *colubra*<sup>35</sup>. L'appellation des îles Stéchades, *Stoichades* « les îles alignées », est motivée par leur position qui ressemble à une ligne. L'étymon grec est explicitement mentionné et traduit en latin (*ordo*). L'étymologie du terme désignant la Mésopotamie est également analysée comme grecque. La propriété de cette région, à savoir d'être entourée de deux fleuves, est indiquée à l'aide d'une paraphrase mettant en œuvre des termes latins (*duobus fluviis ambiatur*). Les étymons eux-mêmes restent sous-entendus et c'est au lecteur de retrouver à partir de là μέσος « qui est au milieu » et ποταμός « fleuve ». On peut supposer que, pour le lecteur d'Isidore, il n'était pas difficile de retrouver un étymon latin ; en revanche, on peut s'interroger parfois quant à la substitution des étymons grecs, d'autant plus que la connaissance du grec n'avait pas une grande extension dans le cas d'Isidore lui-même<sup>36</sup>. Ce point peut être illustré à l'aide de l'exemple suivant :

*Mauretania uocata a colore populorum ; Graeci enim nigrum μαῦρον uocant. Sicut enim Gallia a candore populi, ita Mauretania a nigrore nomen sortita est. (Etym. XIV,5,10) — « La Maurétanie a été dénommée d'après la couleur de ses habitants ; en effet, 'noir' se dit μαῦρος en grec. De même que la Gaule reçut son nom de la blancheur de ses peuples, de même la Maurétanie reçut le sien d'après la couleur noire. »*

Isidore fait intervenir une étymologie grecque pour expliquer le nom de la Maurétanie et celui de la Gaule. Dans le premier cas, il donne explicitement son étymon, μαῦρος, traduit en latin par *niger*. Dans le second cas, il n'introduit l'étymon que par l'intermédiaire du terme latin *candor* « la blancheur ». Pour comprendre l'étymologie, on doit suppléer un nom qui véhicule la blancheur : le nom grec du lait, γάλα<sup>37</sup>. Cette substitution se justifie par la ressemblance formelle avec le mot expliqué : γάλα — *Gallia*. On voit là deux conditions des étymologies isidoriennes : l'étymon et le mot interprété doivent se ressembler formellement et avoir un rapport sémantique. Nous donnerons encore un exemple d'illustration : pour retrouver l'étymon d'*Aethna* (Αἴθνη), il faut suppléer, à partir de *ex igne et sulphure*, le verbe grec αἶθω « brûler » :

*Mons Aethna ex igne et sulphure dictus. (Etym. XIV,8,14) — « Le mont Etna tire son nom du feu et du soufre. »*

En revanche, les étymons relevant d'une langue étrangère, peu nombreux dans l'ensemble, ne présentent pas de sous-entendus ; Isidore les mentionne toujours explicitement et les accompagne de leur traduction en latin. Ainsi, *Numidia* tire son nom, selon Isidore, des habitations instables

35. Le nom grec de cette île est Ὀφιοῦσσα « l'île de serpents » ; l'information concernant la présence de serpents sur cette île provient de Pline l'Ancien (*Nat. Hist.* III,78) et de Solin (23,11).

36. Isidore ne connaissait pas bien le grec, voir W. M. LINDSAY, « The Editing of Isidore *Etymologiae* », dans *The Classical Quarterly* 5, 1, 1911, p. 44.

37. Pour la même étymologie, voir XIV,4,25 et IX,2,104. Isidore a recours au même étymon pour expliquer le nom de la Galilée (*Galilaea*, *Etym.* XIV,3,23).

(*numidia*) des Numides (*Etym.* XIV,5,9), ou l'île Chios doit son nom au terme qui dénote le mastic :

*Chios insula Syra lingua appellatur eo quod ibi mastix gignitur ; Syri enim masticem 'chio' uocant. (Etym. XIV,6,30) — « L'île de Chios a reçu un nom syrien parce qu'il y pousse le mastic ; en syrien, on appelle le mastic 'chio'. »*

Les rapprochements proposés par Isidore sont parfois doubles : il évoque un étymon latin avec un étymon grec. Ces parallèles peuvent être justifiés, selon la science moderne, comme dans le cas de *imber* et ἄμβρος « la pluie »<sup>38</sup>, ou de *tus* « encens » et θύειν « sacrifier »<sup>39</sup>. Les deux propriétés, à savoir la pluie et les sacrifices, sont prises pour des caractéristiques typiques de l'Ombrie et de l'Étrurie respectivement.

*Vmbria uero, historiae narrant, eo quod tempore aquosae cladis imbribus superfuerit, et ob hoc 'Ομβρία Graece cognominata. (Etym. XIV,4,21) — « Des histoires disent que l'Ombrie tire son nom du fait qu'à l'époque d'énormes inondations, elle a résisté aux pluies, et, pour cela, elle a été nommée en grec 'Ομβρία. »*

*Tuscia autem a frequentia sacrorum et turis uocata, ἀπὸ τοῦ θύειν*<sup>40</sup>. (*Etym.* XIV,4,20) — « La *Tuscia* tire son nom de la fréquence des sacrifices et de l'encens (*tus*) ; le nom est dérivé de θύειν, sacrifier. »

L'étymologie de *Vmbria* tirée de *imber* et ἄμβρος, aussi bien que celle de *Tuscia* remontant à *tus* et θύειν, présupposent des changements formels intervenus à l'intérieur des mots : le changement de timbre vocalique pour *Vmbria* et l'addition de la lettre *c* (ou des lettres *sc* si l'on part de θύειν). Cet aspect permet de passer aux étymologies plus complexes mettant en œuvre des modifications internes, mentionnées par Varron (voir section 2.1) : suppression, addition, transformation et transposition d'une ou de plusieurs lettres.

### 3.2. Les étymologies paronymiques

Avant d'aborder un examen des étymologies paronymiques, il importe de rappeler qu'Isidore renoue avec une longue tradition étymologique et que des constructions étymologiques que nous lisons dans son ouvrage ne proviennent pas nécessairement de lui-même.

Comme Varron l'enseignait, la difficulté principale de l'interprétation étymologique consiste à retrouver le mot « originel » à travers des altérations phonologiques subies par les mots. En effet, des lettres peuvent y être ajoutées, transformées, changées ou déplacées. Ces mêmes principes se retrouvent dans les *Etymologiae* d'Isidore. Certains mots présentent, selon lui, la suppression d'une ou de plusieurs lettres : *niger* — *n(ub)iger*,

38. Isidore a emprunté cette étymologie à Solin (2,11).

39. *Tus* « encens » est un emprunt, direct ou indirect, latinisé au grec θύος « qui répand une odeur agréable, offrande pour sacrifice, encens » ; voir Ernout et Meillet, s. *u*.

40. L'éditeur AREVALO lit θύειν alors que Lindsay préfère θύζειν, offert par des manuscrits mais autrement non attesté.

la modification de lettres *mitis* — *mutus* ou *suffectus* — *suffactus*, ou l'addition d'une lettre *foedus* — (*h*)*aedus*. Quelques exemples pour illustration sont empruntés au livre X :

*Niger, quasi nubiger.* (Etym. X,194) — « *Niger* (noir), comme si l'on disait *nubiger* (nuageux). »

*Mitis... quasi mutus* (Etym. X,168) — « *Mitis* (doux)... *mutus* (muet). »

*Suffectus... quasi suffactus* (Etym. X,256) — « *Suffectus* (désigné)... *suffactus*. »

*Foedus nomen habet ab... haedo* (Etym. X,100) — « *Foedus* (hideux) tire son nom de *haedus* (chevreau). »

Nous relevons des périphrases ou des reformulations dont les signifiants ressemblent à peu près aux mots interprétés et dont les sens sont proches. En outre, l'étymon (supposé) est souvent introduit par un *quasi* « comme si l'on disait »<sup>41</sup>, signalant explicitement qu'il s'agit d'une approximation. De tels rapprochements peuvent être corrects (*suffectus*), ce qui est un cas d'apophonie, mais sont majoritairement fantaisistes au regard du philologue moderne<sup>42</sup>. Dans la terminologie contemporaine, les rapprochements de deux unités lexicales fondés sur une ressemblance formelle relèvent de la paronymie.

Une mise en rapport de deux lexèmes qui présentent une ressemblance formelle s'avérait parfois insuffisante. Dans ce cas, Isidore introduit une glose explicative dont la fonction est d'éclairer le rapport sémantique entre les deux mots, par exemple dans le cas de *Africa* et *aprica* « exposée au soleil ».

*Africam autem nominatam quidam inde existimant, quasi apricam, quod sit aperta caelo uel soli et sine horrore frigoris.* (Etym. XIV,5,2) — « Certains considèrent que l'Afrique tire son nom du fait qu'elle est pour ainsi dire ensoleillée (*aprica*), parce qu'elle est ouverte au ciel ou au soleil et elle ne connaît pas le hérissément du froid. »

Les étymologies fondées sur la paronymie apparaissent pour des noms propres aussi bien que pour des noms communs. Dans ce dernier cas, Isidore accompagne souvent son lemme d'une définition de l'entité<sup>43</sup>. On considérera l'exemple de *hiatus* :

*Hiatus praeruptio terrae profunda, quasi itus.* (Etym. XIV,9,3) — « La fente (*hiatus*) est une crevasse profonde de la terre, comme si on disait *itus* ('passage'). »

L'étymon peut être un seul mot, comme dans les exemples précités, mais également un groupe de mots. C'est le cas lorsqu'il s'agit d'expliquer un mot composé, par exemple :

41. Voir J. COLLART, *Varron, grammairien latin*, Paris, Les Belles Lettres, 1954, p. 290, sur la catégorie de jeux de mots et des « à peu près ».

42. S. Augustin utilisait, lui aussi, des jeux de mots variés fondés sur la paronymie, en particulier dans ses *Sermons* : voir Ch. MOHRMANN, « Das Wortspiel in den augustinischen *Sermones* », dans *Études sur le Latin des Chrétiens*, I, 2<sup>e</sup> édition, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 1961, p. 33-61.

43. Sur la définition en tant que principe adopté par Isidore dans ses étymologies, voir C. CODOÑER, *op. cit.*, 2002, p. 82.

*Tergiuersator, quod animum quasi tergum uertat. (Etym. X,271) — « Tergiuersator ('versatile'), parce qu'il change son avis comme s'il tournait le dos. »*

Le nom *tergiuersator* est correctement analysé par Isidore comme composé de deux éléments, *tergum* « dos » et *uertere* « tourner » (ou plus précisément, son fréquentatif *uersare*)<sup>44</sup>. Or, la difficulté dont souffrent les étymologies d'Isidore est qu'il traite de la même manière des mots qui ne sont nullement des composés, tel *piger* : *quasi pedibus aeger* « paresseux : comme si l'on disait 'malade des pieds' » (*Etym. X,212*). Le mot *piger* est traité comme s'il reposait sur un étymon complexe, *pedibus aeger*, qui, après avoir subi des modifications formelles, *p(ed)i(bus) (ae)ger*, aboutissait à *piger*. Un grammairien moderne rejettera, bien évidemment, une telle étymologie comme « populaire »<sup>45</sup>. Toutefois, des analyses similaires pour les mots non-composés ont une longue tradition dans l'étymologie romaine ; il suffit de citer Varron et l'étymologie proposée par son maître, Aelius Stilo, celle de *uolpes* : *uolpes... quod uolat pedibus*, « le renard (*uolpes*) tire son nom du fait qu'il vole avec ses pieds. » (*Varr., L.L., V,101*). « C'est une erreur commune à toute l'Antiquité », pour citer les mots de J. Collart<sup>46</sup>, « le désir de trouver, envers et contre tout, un rapport de convenance entre signe et chose signifiée ».

Les étymologies fondées sur un étymon complexe mettent en œuvre les mêmes principes de ressemblance formelle et de rapport sémantique qu'il faut, si besoin est, élucider. Par exemple l'étymologie du nom de l'Étrurie :

*Etruria pars Italiae dicta quod eius fines tendebantur usque ad ripam Tiberis, quasi ἑτεροῦρια. Nam ἕτερον significat alterum, ὄρος finis uocatur. Romae enim fines antea tantum Tiberis ripam tenebant. (Etym. XIV,4,22) — « Cette partie de l'Italie a reçu le nom d'Etruria parce que ses frontières touchaient la rive du Tibre. Comme si c'était ἑτεροῦρια car ἕτερον signifie 'l'autre', ὄρος est 'la frontière'. En effet, les frontières de Rome s'étendaient jusqu'à une seule rive du Tibre. »*

Isidore, en reprenant Servius<sup>47</sup>, présente le nom de l'*Etruria* comme s'il s'agissait d'un composé grec de ἕτερον et de ὄρος, accompagné d'un suffixe dérivationnel latin (-ia). Son étymon subit des modifications formelles : (*h*)et(e)ro-or-ia > *etrouria*. Le sens des composantes, « l'autre » et « frontière », va de pair avec une considération traditionnelle à propos de l'Étrurie, à savoir qu'elle s'étendait jusqu'à l'autre, occidentale, rive du Tibre.

Le nom de l'Isaurie, une région d'Asie Mineure, est traité comme un composé gréco-latin contenant le grec ἴσος « équitable, uniforme » et le mot latin *aura* « brise » ; le mot grec (ἴσος) est à suppléer à partir de *undique*,

44. Pour Varron, une telle étymologie relèverait du premier degré d'explication étymologique, cf. *L.L. 5,7* : *Infimus (gradus) quo populus etiam uenit : quis enim non uidet unde argentifodinae et uiocurus ?*

45. Sur la relativité de la notion d'« étymologie populaire », voir M. FRUYT, « La création lexicale : généralités appliquées au domaine latin », *Lingua Latina*, 6, M. FRUYT et Chr. NICOLAS, *La création lexicale en latin*, Paris : Presses de l'Université de Paris IV-Sorbonne, 2000, p. 11-12.

46. J. COLLART, *Varron, grammairien latin*, Paris, Les Belles Lettres, 1954, p. 254 et 279.

47. Cette étymologie a été empruntée à Servius, *Verg. Aen. IX,598*.

tandis que le mot latin est explicite (*aurarum*)<sup>48</sup>. Cette appellation est motivée par la situation géographique de la région d'Isaurie :

*Isauria ex situ loci perhibetur cognominata, quod undique aperta aurarum flatibus pateat. (Etym. XIV,3,44) — « On raconte que l'Isaurie a été nommée d'après sa situation géographique, parce que, de tous les côtés, elle est ouverte aux souffles des vents. »*

L'étymologie du nom *Olympus* représente aussi un bon exemple d'un nom non-composé traité comme un ancien composé, avec suppression et altération de voyelles : *ol(ol)ampus*. Or, il ne s'agit nullement d'une invention d'Isidore : cette étymologie se lit déjà chez Aristote (*De mundo*, 400b, 7-8) : Ὀλυμπος ὀλολαμπής « Olympe brillant tout autour », et elle fut reprise par Servius (*Verg., Aen.* IV,268). Isidore l'a seulement abrégée :

*Dictus autem Olympus quasi Ololampus, id est quasi caelum. (Etym. XIV,8,9) — « Il s'appelle Olympus, comme si c'était Ololampus, c'est-à-dire à peu près 'le ciel'. »*

Nous ajouterons encore deux exemples concernant des noms communs, peu fréquents dans le livre XIV, présupposant des modifications internes de lettres. Les étymons représentent des paraphrases du mot d'arrivée : *maritima* « régions maritimes » est traité comme issu de *mari(s) (in)tima* et *tumulus* comme issu de *tum(ens t)el(l)us* :

*Maritima quasi maris intima. (Etym. XIV,8,43) — « Les régions maritimes, comme si l'on disait 'régions les plus proches de la mer'. »*

*Tumulus est mons brevis, quasi tumens tellus. (Etym. XIV,8,21) — « Une colline est une montagne basse, comme si l'on disait 'terre gonflée'. »*

Les exemples précités illustrent les étymons qui dénotent une propriété caractéristique de l'entité en question. Cependant, les étymons, souvent complexes, peuvent référer à un événement ou à une histoire reliée à la localité en question. En reprenant Servius<sup>49</sup>, Isidore rapporte que le nom de *Alpes* est celtique et signifie *alti* « hautes » (*Etym.* XIV,8,18). Le nom des Apennins<sup>50</sup> est interprété comme un ancien composé altéré, *Alpes Poeninae* > *Appennin-us*. La clé de cette étymologie est offerte dans la glose explicative, sous la forme d'une subordonnée causale : le Phénicien (*Poenus*) Hannibal et sa traversée des Alpes.

*Appenninus mons appellatus quasi Alpes Poeninae, quia Hannibal ueniens ad Italiam easdem Alpes aperuit. (Etym. XIV,8,13)<sup>51</sup> — « La montagne de l'Apennin a été appelée comme si c'était Alpes Poeninae (Alpes Puniqes) parce que Hannibal se dirigeant vers l'Italie s'ouvrit le chemin précisément par ces Alpes. »*

48. On peut se demander si le lecteur d'Isidore était vraiment capable de retrouver l'étymon grec dans ce cas.

49. Servius, *Verg., Georg.* III,474.

50. Plus précisément, il s'agit d'une partie des Alpes entre la Gaule Narbonnaise et l'Italie, des Alpes Pennines.

51. Cette étymologie a été empruntée à Servius, *Verg., Aen.* X,13.

L'étymologie, traditionnelle, du nom de l'île de Délos révèle le même principe : le rapprochement de *Delos* et de δῆλος est accompagné d'une histoire expliquant pourquoi l'île Délos est « visible »<sup>52</sup> :

*Et dicta Delos fertur, quod post diluuium, quod Ogygi temporibus notatur, cum orbem multis mensibus continua nox inumbrasset, ante omnes terras radii solis inluminata est ; sortitaque ex eo nomen, quod prima manifestata fuisset uisibus ; nam δῆλον Graeci manifestum dicunt. (Etym. XIV,6,21) — « On dit que l'île a été appelée Délos parce qu'après le déluge aux temps d'Ogygus, lorsque le monde a été obscurci par une nuit continue durant nombreux mois, cette île fut illuminée par les rayons du soleil plus tôt que les autres pays. Elle a reçu ce nom du fait qu'elle avait été visible (manifestata) comme première aux regards ; en effet, 'visible' se dit δῆλος en grec. »*

De même, on considérera l'étymologie du nom des îles Baléares rapproché du verbe βάλλω :

*Baleares insulae... In his primum insulis inuenta est funda qua lapides emittuntur, unde et Baleares dictae ; βάλλειν enim Graece mittere dicitur ; unde et ballista... et fundibalum. (Etym. XIV,6,44) — « Les îles Baléares... Dans ces îles, pour la première fois, fut inventée la fronde qui sert à lancer des pierres, d'où vient le nom des îles Baléares ; en effet, le mot grec βάλλειν signifie 'lancer'. Du même verbe viennent aussi les mots ballista, 'baliste' et fundibalum 'fronde'. »*

Le rapport sémantique entre *Baleares* et verbe grec βάλλω serait resté obscur sans l'explication précisant que sur ces îles, la fronde fut inventée. Les gloses explicatives sont articulées à l'aide des particules causales *enim* ou *nam* « en effet » ou prennent la forme d'une subordonnée causale. À propos de cette étymologie, on ne manquera pas de noter le souci qu'a Isidore de mentionner des mots de la même famille, *ballista* et *fundibalum*, permettant au lecteur d'établir des liens entre les mots apparentés.

#### 4. La structure de l'exposé encyclopédique d'Isidore de Séville

Après avoir passé en revue les principaux procédés de création étymologique, nous terminerons par des remarques concernant l'organisation de la matière traitée par Isidore. Le livre XIV s'ouvre par le passage suivant :

*Terra est in media mundi regione posita, omnibus partibus caeli in modum centri aequali interuallo consistens ; quae singulari numero totum orbem significat, plurali uero singulas partes. Cuius nomina diuersa dat ratio. Nam terra dicta a superiori parte, qua teritur ; humus ab inferiori uel humida terra, ut sub mari ; tellus autem, quia fructus eius tollimus ; haec et Ops dicta, eo quod opem fert frugibus ; eadem et arua, ab arando et*

52. Cette étymologie est incorrecte au regard des critères de la philologie moderne, et le nom de *Delos* n'est probablement pas d'origine grecque. Le rapprochement remonte à Aristote, voir *Pauly's Realencyclopädie*, IV, 2459.

*colendo uocata.* (Etym. XIV,1,1) — « La Terre est située au milieu du monde ; en tant que centre, elle se tient à une distance égale de toutes les parties du ciel. Au singulier, le mot *Terra* désigne tout le globe terrestre, tandis qu'au pluriel, il signifie ses parties. Ses appellations diverses s'expliquent aisément. En effet, la terre (*terra*) a été nommée d'après sa partie supérieure où elle est foulée ; *humus* d'après la partie inférieure, à savoir *humida terra* (terre humide), comme sous la mer. On dit *tellus* (terre) parce qu'on cueille (*tollimus*) ses fruits ; on l'appelle également *Ops* parce que elle donne son aide (*opem fert*) aux fruits, et aussi *arua* (terre arable), du fait de labourer (*arare*) et de récolter. »

Traiter la matière de la Terre signifie pour Isidore donner d'abord sa brève description : préciser où elle est située et quel est son rapport avec le ciel. Il s'occupe ensuite des questions linguistiques. Force est d'expliquer la différence entre le singulier *Terra* « la Terre » et le pluriel *terrae* « les parties de la terre ». Confronté à l'existence de plusieurs synonymes partiels, Isidore prend soin d'éclairer la signification de *humus*, de *tellus* et de *arua*. Pour ce faire, il a recours aux étymologies. En reprenant une étymologie traditionnelle, celle d'Aelius Stilo, transmise par Varron (*L.L.*, V,21), il explique le mot *Terra* comme le résultat du procès de *terere* « froter »<sup>53</sup>. *Humus*<sup>54</sup> est mis en rapport avec *humidus* « qui contient de l'eau », le nom poétique *tellus* est rattaché à *tollere* « soulever »<sup>55</sup> et associé à la déesse de la fertilité et de la récolte *Ops* ; le terme *arua* « terre labourable » est lié au procès de labourer (*arare*). Bien que ces rapprochements ne soient pas justes, exception faite de *arua*, il est remarquable de voir avec quelle rigueur et avec quel esprit didactique Isidore vise à saisir les traits distinctifs de chaque terme et à bien déterminer leurs valeurs.

Une lecture attentive permet de constater que la même méthode est appliquée tout au long du livre XIV. La section consacrée au globe terrestre commence par l'explication du terme *orbis*, la section sur les îles est ouverte par le fait qu'elles se trouvent dans la mer, celle sur les montagnes par la définition du concept :

*Insulae dictae quod in salo sint, id est in mari.* (Etym. XIV,6,1)<sup>56</sup> — « Les îles ont été ainsi appelées parce qu'elles sont *in salo*, c'est-à-dire dans la mer. »

*Montes sunt tumores terrarum altissimi, dicti quod sint eminentes.* (Etym. XIV,8,2) — « Les montagnes sont des gonflements très élevés de la terre, appelées ainsi parce qu'elles sont éminentes. »

Il convient de rappeler ici ce qu'Isidore a annoncé dans le livre premier (*Etym.* I,29) : *nam dum uideris, unde ortum est nomen, citius uim eius intellegis*, « en effet, quand on sait d'où vient le mot, on comprend plus rapidement son sens ». Tout en renouant avec les traditions varronienne et

53. Le mot *terra* est à rapprocher de *torrere* « sécher », voir A. ERNOUT et A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine : Histoire des mots*, 4<sup>e</sup> édition, Paris : C. Klincksieck, 1967, s.u.

54. *Humus* « la terre » est le nom indo-européen pour la terre, apparenté avec gr. γῆ, voir A. ERNOUT et A. MEILLET, *op. cit.*, s. u.

55. *Tellus* et *tollere* ne sont probablement pas apparentés, voir A. ERNOUT et A. MEILLET, *op. cit.*, s. u.

56. Cette étymologie est ancienne, cf. Mart. Cap. VI,43.

chrétienne qui, à travers les étymologies, cherchent à saisir la vraie nature des choses, les étymologies d'Isidore ont encore une autre dimension, une dimension linguistique. Son souci d'établir le rapport entre les mots, de les définir et de les confronter vise une bonne maîtrise de la langue elle-même. Ses étymologies qui, dans bien des cas, font penser à des procédés mnémotechniques<sup>57</sup>, qui servaient non seulement comme instrument du savoir, mais également comme instrument linguistique permettant de saisir les principales caractéristiques des concepts, leurs définitions, leurs valeurs sémantiques. Un tel besoin s'imposait sans doute au septième siècle, à l'époque du déclin de la latinité.

## 5. Conclusion

Une analyse linguistique des étymologies présentées par Isidore de Séville dans son livre XIV, intitulé *De Terra*, confirme l'observation de J. FONTAINE concernant une double tradition avec laquelle Isidore renoue : une tradition romaine et une tradition chrétienne, plus récente. Isidore a recours à la même méthodologie d'interprétation étymologique que Varron en faisant intervenir des altérations de lettres (suppression, addition, transformation et transposition). Le cadre théorique général sur la motivation de noms, annoncé dans le livre premier, chapitre 29, est perceptible dans toute l'œuvre. Dans l'analyse du livre XIV, nous espérons avoir montré non seulement les procédés de formation des étymologies ainsi que la motivation des appellations, mais également l'aspect didactique et linguistique de l'œuvre d'Isidore. En effet, il ne s'agit pas d'une simple encyclopédie présentant une somme du savoir, comme on la présente parfois, mais d'un ouvrage à la base encyclopédique dont l'objectif est, entre autres, de fournir des renseignements sur la langue elle-même, sa richesse et sa complexité. Si Isidore ne se propose pas de contribuer à la question philosophique sur l'origine de la langue, comme l'ont fait Varron ou saint Augustin, il présente, dans son œuvre, un aboutissement concret de ces réflexions.

---

58. Comme l'a déjà fait remarquer F. AREVALO, *PL*, col. 954.